

Dans la grotte du cœur

Bede Griffith

... Michel-Maxime Egger, Aubonne

Diacre orthodoxe, président de la Fondation Diagonale

Shantivanam - la « forêt de la paix ». Un mot indien qui chante, enchante. Un espace de prière et de rencontre, au bord du fleuve sacré Cauvery. Pas très loin de la grouillante ville de Trichy, dans le sud de l'Inde. C'est là qu'en 1950 les Pères Henri Le Saux² (devenu *swami* Abishiktananda) et Jules Monchanin³ ont fondé cet ashram pas comme les autres, dédié à la Sainte Trinité. Un monastère chrétien dans sa foi, interreligieux dans son esprit, indien dans sa culture et son mode de vie très simple. Les moines portent la robe safran du *sannyâsi*, le renonçant hindou « habillé de vent ». On y mange par terre, avec les doigts,

une nourriture strictement végétarienne. L'église a été construite en forme de temple hindou. Les offices commencent par le triple chant de la syllabe sacrée OM, son primordial du Verbe à l'origine du monde ; ils intègrent des prières et lectures en sanscrit, extraits des *Vedas* et des *Upanishads*, ainsi que des symboles et gestes tirés des rites hindous, comme le don du feu à chaque fidèle en signe de la lumière du Christ et l'offrande des quatre éléments pour manifester la plénitude cosmique de l'eucharistie.

Si Shantivanam est devenu un modèle d'inculturation du christianisme en terre indienne et un espace centré sur la quête personnelle de Dieu, c'est avant tout au Père Bede Griffith (1906-1993) qu'il le doit. Il en a repris la charge en 1968, à l'appel de *swami* Abishiktananda, retiré dans une vie d'ermite au nord de l'Inde. Homme de méditation et de dialogue, Bede Griffith n'a eu de cesse de réunir l'Occident et l'Orient, la tradition chrétienne et les autres religions, la mystique et la science. Au-dedans de lui d'abord, puis dans le monde. Il a consacré toute sa vie à l'élaboration d'une nouvelle vision de la réalité et de l'humanité. Une vision prophétique, fondée

portrait

Il y a 100 ans naissait en Angleterre Bede Griffith. Anglican, puis moine bénédictin, il ouvrit en Inde un ashram et devint un maître spirituel pour les gens du pays, de toutes religions et de toutes castes. Le père jésuite Xavier Irudayaraj a écrit à son propos : « S'il fallait résumer la vie et la mission du P. Bede, on pourrait dire qu'il a réalisé un mariage entre l'Occident et l'Orient. Il n'a pas été seulement un pont entre les deux. Il a vécu et s'est assimilé leurs cultures, leurs religions et leurs spiritualités. Puisse le mariage produire des fruits abondants pour l'Eglise en Inde. »¹

- 1 • In *The New Leader*, Madras, 30.06.1993 (n.d.l.r.).
- 2 • Moine bénédictin, Henri Le Saux (1910-1973) est parti pour l'Inde en 1948. Tout en restant chrétien dans sa foi profonde, il y a découvert et suivi la voie du renoncement (*sannyasa*) et celle de la non-dualité (*advaita*), à travers ses rencontres avec des maîtres comme Ramana Maharshi. Il est l'auteur notamment de *Souvenirs d'Arunâchala : récits d'un ermite chrétien en terre hindoue* (Desclée de Brouwer) et *Intériorité et révélation : essais théologiques* (Ed. Présence).
- 3 • Prêtre du diocèse de Lyon, l'abbé Jules Monchanin (1895-1957) est parti au sud de l'Inde en 1939. Il y a vécu comme curé dans des villages tamouls, avant de fonder avec Henri le Saux l'ashram de la Trinité (Saccidananda), à Shantivanam. Il a notamment publié *Mystique de l'Inde, mystère chrétien* (Fayard).

portrait

sur la recherche de l'unité humaine et cosmique, à partir du mystère divin au cœur de toutes choses.

Cette œuvre de synthèse, de trait d'union, fait de lui une source d'inspiration féconde - encore mal connue dans le monde francophone - pour répondre aux besoins de transformation de notre monde à la fois « globalisé » et morcelé, pluriel et en transition, en mal de sens et de repères, à la croisée des chemins « entre la métastrophe et la catastrophe », pour reprendre la belle expression du philosophe chrétien Jean Guitton.

Unifier l'âme

Si Bede Griffith part en Inde en 1955, ce n'est pas seulement pour essayer d'y établir un monastère bénédictin, mais d'abord pour y chercher « l'autre moitié de son âme ». Immédiatement, il est frappé par le sens du sacré qui entoure toutes réalités, même les plus quotidiennes. Il évoque souvent la manière indienne, si belle et profonde, de se saluer, les mains jointes devant la poitrine, avec ce mot : *Namaste*, qui veut dire : « Dieu en moi salue Dieu en toi. »

Cette « autre moitié de son âme », c'est l'Orient de l'être, la dimension intuitive, contemplative, féminine de la nature humaine, capable de voir les choses et l'existence dans leur unité profonde, de percevoir la présence immanente de l'Absolu dans le monde et les êtres. Une dimension complémentaire de sa première « moitié », l'Occident, dominée par la rationalité, l'action, le principe masculin, la tendance à considérer Dieu dans sa transcendance, au-dessus et à l'extérieur des êtres et du cosmos.

D'un côté donc, un mode de connaissance intuitif et holistique, une révélation cosmique de Dieu, particulièrement développés dans le mysticisme hindou

et bouddhiste. De l'autre, une approche intellectuelle et analytique, une révélation historique de Dieu, caractéristique des traditions juive, chrétienne et islamique.

Pour le Père Bede, ces deux moitiés doivent être re-liées, « mariées », harmonisées. Au plan personnel, mais aussi collectif. Une condition sine qua non pour résoudre les problèmes complexes qui se posent à l'humanité, ouvrir des chemins nouveaux vers la paix et le respect de la nature, dans une vision plus juste de l'univers et du sens de la vie. D'où sa passion pour les découvertes du XX^e siècle en physique, biologie et psychologie, qui révolutionnent les conceptions du vivant et de la matière, de l'espace et du temps. Il se réjouissait de voir la pointe avancée de la science occidentale rejoindre les intuitions les plus profondes du mysticisme oriental.

Une Vérité, des visages

Cette approche unificatrice et synthétique est un trait majeur de l'esprit de Bede Griffith. Elle imprègne son regard sur les religions non chrétiennes. Quand il débarque en Inde, il a déjà lu les grands textes de la mystique orientale : *Vedas*, *Upanishads*, *Bhagavad Gita*, *Tao Te King*, *Dhammapada*, etc. Il les connaît trop pour adhérer à la prétention à l'exclusivité de la vérité d'un certain christianisme, mais pas encore assez profondément pour se départir de la position *inclusiviste*⁴ prônée par l'Eglise romaine. L'expérience indienne du Père Bede va bouleverser son regard. Il s'interroge sur l'échec des missions chrétiennes en Asie

4 • L'*inclusivisme* reconnaît des éléments de vérité dans les autres religions, mais seulement comme préparation à la révélation chrétienne qui va les accomplir.

et en comprend vite la raison : un héritage théologique et spirituel « eurocentrique » (sémitique, grec et romain) qui le rend simplement inaccessible. Ensuite, il découvre, en s'y immergeant, la profondeur et la vérité des traditions hindoue et bouddhiste comme chemins de réalisation spirituelle.

Le résultat de cette double prise de conscience est clair : s'il veut être universel, le christianisme doit non seulement vivre et exprimer le mystère de la Trinité dans des formes culturelles et des langages nouveaux (théologiques, liturgiques), mais aussi, plus largement, s'ouvrir à la présence de Dieu dans les religions non chrétiennes, à leurs richesses et à leur sagesse profonde. Une telle dynamique est, pour lui, la condition même de la survie de l'Eglise.

Au contact de l'Inde et des autres religions, ce que le Père Bede considérait auparavant comme une pluralité irréductible lui apparaît de plus en plus comme une diversité riche de sens, au sein d'une unité fondamentale. Par la méditation et son expérience interreligieuse, il arrive à la conviction que le même Esprit unit au plus profond les différentes traditions spirituelles : « Nous commençons à réaliser que la Vérité est une, mais qu'elle a de nombreux visages. Chaque religion est une face de cette Vérité une qui se manifeste par différents signes et symboles dans les diverses traditions historiques. »

Pour Bede Griffith, les religions offrent chacune une contribution propre et unique à la transformation de l'homme et du monde. Elles sont profondément complémentaires, comme les différentes couleurs au sein du blanc. Elles doivent donc non seulement apprendre à se connaître et à se respecter l'une l'autre, mais aussi se féconder mutuellement,

dans une découverte des richesses de l'autre et une redécouverte de ses propres trésors spirituels.

Comme les doigts d'une main

Il existe donc bien une unité des religions. Immanente (à la source) et transcendante (au-delà des formes). L'hindouisme, le bouddhisme, le judaïsme, le christianisme et l'islam sont pour lui les cinq doigts de la même main divine. Aux extrémités, extérieurement, ils sont très différents et séparés. Mais si, à partir de chaque doigt, on retourne vers le centre, le milieu de la paume, alors tous les chemins convergent. Il ne s'agit pas, bien sûr, de mélanger ou fusionner les doigts - ce serait du syncrétisme - mais de les transcender de l'intérieur. Les doigts sont de l'ordre de la foi et des

portrait

Repères biographiques

Bede Griffith est né en Angleterre en 1906, dans une famille de confession anglicane. Il aura pour tuteur, l'écrivain C.S. Lewis, qui jouera un rôle déterminant dans sa maturation spirituelle. En 1932, il se convertit au catholicisme et devient moine à l'abbaye bénédictine de Prinknash (centre de l'Angleterre). En 1955, à l'invitation d'un bénédictin indien, il part au sud de l'Inde pour y établir un monastère. Le projet échoue, mais il fonde avec Francis Mahieu, un cistercien belge, l'ashram chrétien de Kurishumala (rite syriaque), au Kerala. En 1968, il reprend la charge de l'ashram de la Trinité, fondé à Shantivanam (cf. note 2). Il lui donne sa véritable identité, un essor communautaire, un rayonnement international et une reconnaissance ecclésiale à travers son rattachement en 1982 à l'ordre des camaldules, branche autonome de l'ordre des bénédictins.

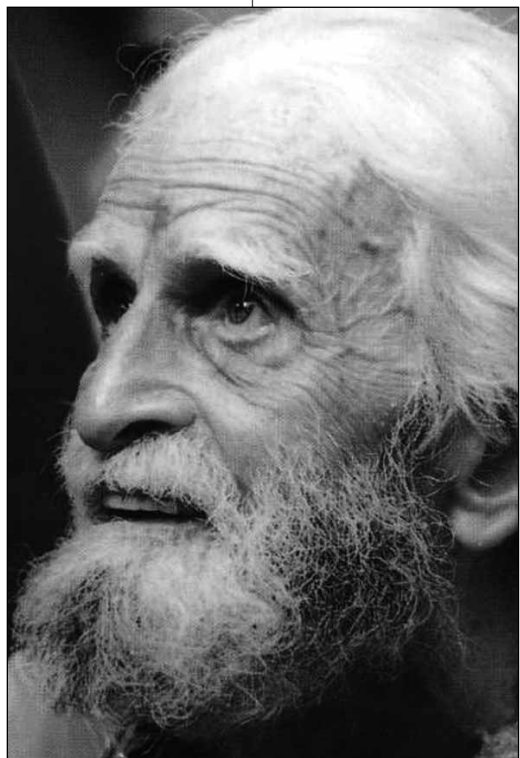
B. Griffith meurt en 1993, laissant derrière lui une dizaine d'ouvrages et plus de trois cents articles consacrés à la rencontre en profondeur entre la foi chrétienne, les mystiques orientales et la science occidentale. Un seul de ses livres a été publié en français : *Expérience chrétienne et mystique hindoue* (Cerf, Paris 1985).

portrait

croyances : un degré de la connaissance de Dieu qui dépend encore de signes, mots, rites, symboles et images. Ils servent à désigner la lune, mais ne doivent pas être pris pour elle, sous peine d'idolâtrie et de division. Car si vivre dans la Réalité ultime unit, s'arrêter au signe sépare.

La paume, en revanche, est de l'ordre de la *sagesse mystique* : une connaissance *de* et *dans* l'Esprit, directe, par expérience et participation, quand « nous nous élevons au-delà des images et concepts et que nous nous éveillons à la vérité elle-même ». C'est par la sagesse mystique que chaque religion peut transcender le dualisme, aller au-delà de tout ce qui la limite et conditionne, pour atteindre la Réalité ultime, le Mystère sacré et inconditionné qui la fonde.

Bede Griffith



« Tous ces mots - Brahman, Nirvana, Allah, Tao, Yahweh, Christ - sont incompréhensibles et dépourvus de sens pour ceux qui sont incapables de dépasser leur raison et de laisser le mystère divin briller à travers le symbole. C'est ce mystère qui se trouve au cœur des Evangiles et de toute l'évolution du christianisme. Ce mystère du Christ et de la Trinité, quand il est connu dans son fond ultime, est un avec le mystère de Brahman, Nirvana, Allah, Tao, Yahweh. C'est la même et unique Vérité, le seul Verbe. »

Se connecter à la Source

Le lieu où cette rencontre avec Dieu a lieu, et où les mystiques de toutes les religions se rejoignent, c'est, pour reprendre une métaphore des *Upanishads*, la « grotte du cœur ». Une « grotte » dont celle de Bethléem (où le Christ naît) et celle du tombeau (lieu de la résurrection) sont les symboles chrétiens. Pour Bede Griffith, on n'accède à cette « grotte », tréfonds de la conscience, que par la méditation. Celle-ci est la voie la plus pure de la connaissance intuitive, au-delà de tout concept et image, du dualisme de la raison et de la volonté, de l'espace et du temps. Là, dans cette « grotte du cœur », l'Esprit s'unit à l'esprit, le Christ - Verbe de Dieu - s'incarne dans l'être comme en Marie, la conscience se connecte à sa Source : le Père. La personne, autrement dit, entre dans la communion d'amour de la Trinité, participe comme en un miroir à ce que le Christ a vécu en plénitude et qui est, selon Bede Griffith, notre destinée divino-humaine : devenir et être fils et fille de Dieu, dans la profondeur de l'Esprit.

Cette expérience n'est, *de facto*, rien d'autre que le cœur même du mystère de l'*advaita* ou non-dualité - la fusion/

confusion impersonnelle entre le Soi divin et le soi individuel - sommet de la mystique hindoue.

Les Eglises ont souvent souligné l'incompatibilité entre l'*advaita* et le dogme chrétien qui considère comme irréductible la différence ontologique entre la personne et le Dieu créateur. Pour le Père Bede, cette compréhension moniste de l'*advaita* est incomplète et réductrice. A un niveau de conscience supérieur, proprement ineffable, elle rejoint en réalité l'intuition trinitaire la plus profonde. Car au cœur même de la non-dualité, où tout semble se réduire à l'Un indifférencié, il existe de la diversité, de la différenciation. Donc de la relation. L'*advaita*, c'est à la fois la multiplicité personnelle assumée dans l'unité de la Réalité ultime, et l'essence une de l'Etre comme dynamique de communion.

C'est précisément ce que Jésus révèle : le Père (comme Source au-delà de tout nom et de toute forme) et le Fils (qui le manifeste) sont Un, l'un demeurant en l'autre, mais ils ne sont pas confondus. L'amour de l'Esprit est la plénitude de leur unité exprimée par leur communion personnelle. Par cet Esprit qui nous est communiqué, nous pouvons participer à cet amour qui est l'être même de Dieu, amour qui nous unifie et nous unit aux autres, nous établit dans une relation de non-dualité avec nos frères et sœurs ainsi qu'avec toute la création. L'amour est donc le sommet de l'*advaita*, la clé de l'unité, la voie parfaite de la connaissance.

La joie de l'amour

A la fin de sa vie, en décembre 1992 et février 1993, le Père Bede a eu deux attaques cérébrales. Il les a vécues comme des expériences spirituelles majeures. L'occasion d'une ouverture infi-

nie du cœur, une percée définitive vers le féminin de son être, vers la « Mère » telle que l'a incarnée la Vierge Marie, tout à la fois Mère de Dieu, de la nature, de la terre, du monde vivant, de l'humanité. Dans cette lumière, il a redécouvert de façon plus profonde ce qu'il avait perçu dans sa jeunesse fascinée par le romantisme : la sacralité du cosmos, du corps et de la sexualité comme lieux d'expérience du divin.

En 1990, il écrivait à un ami : « Je me trouve dans le Vide, mais ce Vide est totalement saturé d'amour. » Ses attaques cérébrales ont comme brisé les dernières « digues » de son ego qui empêchaient cet amour de se répandre. Ses proches ont tous été frappés par la lumière qui irradiait de son visage, l'« énergie sacrée » et l'amour qui émanaient de son être, s'exprimant d'une manière très libre, en toute spontanéité. « Je sens que Dieu a créé un amour et une compréhension en nous dont je n'ai jamais fait l'expérience avant et qui accomplit ma vie. C'est un plan d'amour total, de don total de soi dans l'amour. »

Au crépuscule de sa vie terrestre, le Père Bede n'aimait pas seulement, il était amour. Devenu transparent au flux incessant et au feu éternel de l'amour divin, il incarnait en plénitude et à l'image du Christ le sens de son nom indien, *Dayananda* : la félicité de la compassion, la joie de l'amour.

M.-M. E.

portrait